

## POINTS DE RUPTURE



Juliette Dumont

# Points de rupture

*Roman*

Editions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Editions Persée, 2015

Pour tout contact :  
Editions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

« Pourquoi ? Voilà ce que s'est demandé Chloé pendant de longues heures cette nuit-là.

Pourtant, elle savait que la question "pourquoi ?" était aporétique. Elle ne trouverait aucune réponse satisfaisante, tout au mieux, elle se perdrait dans un dédale sans fin de supputations.

Il y a des questions qui ne trouvent jamais de réponse, qu'on le veuille ou non, et ce sont justement le plus souvent celles auxquelles on rêverait de trouver une réponse, celles dont la réponse nous semble cruciale au moment même où l'on s'interroge.

Tout ne se passait pas bien, non, évidemment. Mais Chloé ne pensait pas que les choses prendraient cette tournure, du moins pas si brusquement, pas si brutalement, sans un mot, sans une explication, au téléphone. Elle n'avait vraisemblablement pas pris la mesure des choses. Ou peut-être n'avait-elle tout simplement pas eu envie de faire face à la réalité et de se rendre à l'évidence : cette histoire ne pouvait pas marcher. La rupture était inévitable.

Bien qu'elle sût au fond d'elle-même que c'était mieux ainsi, la peine qu'elle éprouva cette nuit-là, fit de ce moment l'un des plus longs et désespérants de son existence.

Quand Chloé raccrocha son téléphone, il était 22 heures 30. Elle était effondrée. Son monde venait de s'écrouler. Elle éprouvait une sensation de vide vertigineuse. Tous ses sens étaient en ébullition. Chloé avait mal, moralement et physiquement. Tout lui semblait tourner dans sa tête. Elle avait la désagréable impression

*de perdre le contrôle de sa pensée qui se troublait petit à petit, et de plus en plus. Elle resta seule un moment dans les jardins de la résidence avant que Maud ne vienne la retrouver pour s'assurer que tout allait bien.*

*Maud aperçut son amie au loin assise sur un banc. En s'approchant, elle vit que Chloé pleurait. Elle se précipita alors sur elle et la prit dans ses bras sans mot dire. Les deux amies restèrent ainsi quelques minutes. Puis, Maud posa ses mains sur les épaules de Chloé, plongea ses yeux dans ceux rouges et boursoufflés de son amie et lui demanda ce qu'il s'était passé. Elle avait besoin de savoir ce qui la mettait dans cet état, état dans lequel elle ne l'avait jusqu'ici jamais vue. Elle voulait et devait connaître la cause de ses tremblements et sanglots compulsifs. Mais Chloé ne parvint pas à parler. Les sanglots et les suffoquements s'étaient substitués aux mots qui faisaient défaut, aux mots qui ne venaient pas, aux mots qu'elle ne trouvait pas.*

*Ce n'était pourtant pas la première fois qu'elle avait mal. Non. Mais le mal qu'elle ressentait à ce moment-là était vif, explosif, brûlant et total. Il s'était emparé d'elle, de son corps, de sa conscience, de ses émotions, comme aucun autre mal ne l'avait fait depuis bien longtemps.*

*Chloé savait que cette douleur ne demeurerait pas éternellement. Elle avait surmonté des épreuves par le passé, elle savait que la douleur disparaîtrait et qu'elle se relèverait. Grâce au temps qui passe, la douleur s'atténue pour disparaître complètement. C'est le souvenir de ce qu'elle fut qui se substitue à elle. La douleur n'est alors plus qu'une trace fossilisée d'elle-même. Et c'est avec cette trace que l'on apprend à vivre, à revivre.*

*Quand Chloé se coucha dans le lit de Maud cette nuit-là elle se répéta ces mots : « Le temps fera son œuvre. Sois confiante Chloé. Le temps fera son œuvre. » Elle se raccrocha à cette pensée, comme*

*un nouveau-né à sa mère, comme un dévot à sa foi. Et malgré le tumulte qui régnait en elle, Morphée finit par triompher. >>*

Au moment où Laure écrit ces derniers mots, elle sent ses propres paupières devenir de plus en plus lourdes. Ses grands yeux bruns sont à demi clos. Elle réunit alors ses dernières forces pour se lever de sa chaise et aller se coucher. Elle a tout juste le temps de régler son réveil pour le lendemain matin avant de s'écrouler sur son lit et de s'endormir.

Il est 6 heures 30 du matin quand la sonnerie du réveil de Laure retentit. Il lui faut près de quinze minutes pour l'entendre. La nuit a été courte. Elle s'est une fois de plus endormie au beau milieu de la nuit encore habillée sur son lit, après avoir passé des heures à écrire. Elle se demande si elle parviendra un jour à terminer son roman. À chaque fois qu'elle se relit, elle éprouve un sentiment d'insatisfaction. Alors, irrémédiablement, elle efface ce qu'elle a écrit la veille, et recommence. À la différence des articles qu'elle rédige, qui ont une structure et un plan précis, le livre qu'elle essaie d'écrire n'en a pas. Elle ne sait donc pas où elle va. C'est ce qui lui pose le plus de difficultés.

Il fait chaud ce matin dans la chambre de Laure. Pourtant, elle n'a pas envie de s'extirper de sous la couette. Elle regarde en direction des fenêtres de la pièce. Les rideaux sont tirés, mais la lumière qui pénètre malgré tout dans la chambre, indique que le soleil brille dehors, et sans pouvoir le voir, elle devine que le ciel est bleu. C'est une belle journée d'été qui commence. Voilà ce qui motive Laure et lui donne l'énergie suffisante pour se lever.

Laure doit absolument arriver à l'heure à son travail ce matin car c'est aujourd'hui qu'a lieu la réunion d'équipe hebdomadaire avec le rédacteur en chef. C'est notamment l'occasion pour

chaque journaliste de parler des sujets qu'il traite et de faire part des éventuelles difficultés qu'il rencontre.

À peine sortie de son lit, comme tous les matins, Laure allume sa radio, augmente le volume, se rend dans sa cuisine, mange ses tartines, boit son jus de fruits et s'en va prendre une douche pendant que le café est en train de se faire. Après avoir écouté en boucle les informations sur France Info pendant une demi-heure, elle met de la musique. Elle aime boire son café et fumer sa cigarette en musique. Laure est en train de chanter à tue-tête « Encore un matin » de Jean-Jacques Goldman, quand elle se rappelle soudain qu'il faut impérativement qu'elle appelle Marc ce midi.

Il est précisément 7 heures 57 quand Laure arrive devant les grandes portes vitrées de l'immeuble dans lequel se trouvent les bureaux du Journal « Sciences, Médecine et Évolutions », où elle travaille en tant que journaliste depuis maintenant quatre ans. Les portes automatiques s'ouvrent, Laure s'engouffre alors dans le hall de l'immeuble qu'elle traverse à grandes enjambées. Il y a du monde devant les trois ascenseurs, elle n'attend pas et se jette sur la porte des escaliers. La voilà qui gravit les marches quatre à quatre comme un cheval échappé. Arrivée au troisième étage, elle tire avec vigueur la porte coupe – feu devant elle et se rue dans le long couloir, tapissé de moquette orange, qu'elle emprunte chaque matin pour gagner son bureau. Elle court en direction de la salle de réunion. La porte est encore ouverte quand elle fait irruption, tel un ouragan, à l'intérieur de la salle. Tout en essayant de mettre de l'ordre dans ses grandes boucles rousses, Laure salue ses collègues encore médusés par son arrivée fracassante et va s'asseoir à côté de sa collègue et amie Camille. Il est 8 heures précises et Thierry, le rédacteur en chef, fait justement son entrée. La réunion va pouvoir commencer.



Laure adore son métier. Elle a toujours été passionnée par les sciences et comme elle avait également un goût prononcé pour l'écriture, elle a décidé de vivre ses deux passions en les combinant. À la sortie de son École de Journalisme, elle a commencé par être pigiste pour différents journaux, et a finalement réussi à décrocher un poste de journaliste chez « Sciences, Médecine et Évolutions ». Elle a fait preuve de beaucoup de persévérance, de ténacité et de volonté. C'était il y a quatre ans déjà, et pour rien au monde elle ne voudrait s'en aller travailler pour un autre journal, malgré les choses qui peuvent pourtant lui déplaire ici. Les sujets qu'elle traite la passionnent, l'ambiance qui règne entre ses collègues et elle est bonne et c'est l'essentiel. Seule une opportunité à l'étranger pourrait la faire partir.

Laure est plongée dans les notes qu'elle doit relire et mettre en forme pour rédiger l'article qu'il lui faut absolument terminer d'ici ce soir quand la sonnerie de son téléphone retentit. Il est 11 heures. Le prénom de Marc s'affiche sur l'écran. Laure pensait l'appeler durant sa pause déjeuner mais elle décroche malgré tout son téléphone.

Marc a l'air bouleversé. Il est paniqué et sa voix est chevrotante. Il parle vite. Il a l'air confus. Il lui répète plusieurs fois qu'il faut absolument qu'il la voie ce soir. Laure n'a pas encore pu prononcer un seul mot depuis qu'elle a décroché son téléphone. Elle parvient finalement à l'interrompre pour lui demander ce qui ne va pas, mais il lui répond qu'il ne peut pas lui expliquer par téléphone, qu'il ne va pas bien et qu'il doit lui parler de toute urgence. Comprenant qu'elle n'en apprendra pas davantage au téléphone, elle se résigne et n'insiste pas. Elle connaît bien son ami et s'il est dans cet état, c'est que quelque chose de grave s'est produit. Elle ne voit pas d'autre solution que d'annuler son rendez-vous de ce soir et propose donc à Marc de la retrouver chez elle vers

20 heures. Manifestement profondément soulagé de savoir qu'il pourra la voir ce soir, Marc la remercie avec empressement et raccroche son téléphone avant même qu'elle ne puisse à son tour lui souhaiter une bonne journée.

Laure n'est pas rassurée. Elle ne sait pas bien ce qu'il se passe mais une chose est sûre, elle n'a auparavant jamais vu ou entendu son ami dans cet état. Marc est en général un garçon plutôt calme et paisible, qui ne s'emporte que très rarement. Il est de ceux qui prennent le temps de réfléchir et de prendre du recul, avant de réagir ou de prendre une décision. Son aspect physique est d'ailleurs assez en adéquation avec les principales caractéristiques de sa personnalité. Il est grand, charpenté, et a un visage très doux aux traits d'une finesse remarquable, sur lequel deux grandes fossettes, qui lui confèrent quelque chose d'extrêmement bienveillant et apaisant, se dessinent à chaque fois qu'il sourit. Ses petits yeux perçants mais rieurs, d'un bleu-gris cristallin, qui contrastent de façon saisissante avec ses cheveux très bruns, sont le parfait reflet de sa capacité naturelle à rire de tout et de la grande faculté d'analyse dont il fait preuve en toutes circonstances. Mais là, au téléphone, ce n'est pas ce Marc que Laure a entendu. Il était désemparé, angoissé, affolé, et même terrifié. Elle sait bien qu'il a traversé des moments particulièrement difficiles depuis l'été dernier, mais il allait pourtant mieux depuis quelques mois.

Marc n'a pas eu l'existence la plus douce qui soit. C'est sans doute ce qui lui a donné, ou qui y a pour le moins beaucoup contribué, cette capacité à prendre énormément de recul sur les choses et à réfléchir. Il a connu des moments dramatiques depuis qu'ils se sont tous deux rencontrés au cours de Karaté de la rue Quincampoix, et même avant qu'ils ne se connaissent. Cela fait déjà quatorze ans que Laure et Marc sont amis.

Il y a un an, lorsque Lise, la mère de Marc, est décédée d'une rupture d'anévrisme en pleine nuit, dans son sommeil, alors que personne ne pouvait s'y attendre, Marc est tombé en dépression. Une dépression sérieuse.

Il était très proche de sa mère. Il était d'ailleurs celui qui, des trois enfants, lui ressemblait le plus. Marc, ses deux frères ainsi que leur père ont toujours éprouvé beaucoup de respect et d'amour pour Lise qui a, il faut bien le dire, été une femme et une mère formidable. Elle était chercheuse en chimie moléculaire. C'était une grande femme brune charismatique, élancée, et très mince. Les traits de son visage étaient extrêmement fins et parfaitement dessinés. Ses petits yeux envoûtants couleur bleu lagon, renforçaient l'expression de froideur de son visage pâle, mais Lise était très souriante, et aussitôt qu'elle souriait, la chaleur et la générosité de son sourire adoucissaient instantanément son visage. Elle avait aussi un petit quelque chose de fantasque et se plaisait à parler de ses dernières découvertes, des « nano progrès » disait-elle, qu'elle avait réalisés au cours des derniers mois et semaines. Elle avait la certitude, grâce à toutes les recherches qu'elle et ses confrères entreprenaient sur le cancer et plus précisément sur le moyen de réussir à contourner les mécanismes de résistance naturelle des cellules aux médicaments et d'améliorer voire de réduire la toxicité des molécules lorsqu'elles sont transportées et vectorisées sous forme de nano médicaments, que la Science médicale allait connaître une avancée spectaculaire, une révolution, dont l'humanité pourrait bientôt profiter.

Lise était une passionnée. Elle était très douée dans son métier, ce qui lui valait le respect et l'admiration de ses pairs. Des gens du monde entier se pressaient aux conférences qu'elle donnait aux quatre coins du globe. Laure avait d'ailleurs assisté à l'une d'elles, à la Sorbonne, deux ans plus tôt. Une conférence technique trai-

tant de l'impact des ions métalliques dans la cascade amyloïde liée à la maladie d'Alzheimer, qui lui avait permis d'écrire un article riche et pointu sur les dernières avancées en matière de recherche sur cette maladie dévastatrice. Laure avait été subjuguée par cette femme sobre, élégante, brillante et aussi passionnée que passionnante. On était loin de certaines conférences soporifiques données par de grands pontes de la Science Moderne, auxquelles elle s'était de trop nombreuses fois rendue. La mère de Marc était respectée par ses fils et son mari pour tous ces aspects-là de sa personnalité mais elle l'était aussi pour tout ce qu'elle avait entrepris dans sa vie privée et pour sa famille.

Un matin de l'hiver 1996, Charles, le père de Marc, fut victime d'un terrible accident de moto. Il resta plongé dans le coma pendant près de dix jours. Par miracle, alors que les médecins commençaient à émettre des avis extrêmement pessimistes sur les chances de réveil du pauvre homme, ce dernier se réveilla. Force de la nature incontestablement, il ne sortit malheureusement pas indemne de ce violent accident et perdit irrémédiablement l'usage de ses jambes et de ses bras. Charles était médecin, et plus précisément gériatre. Il avait déjà acquis une notoriété certaine dans son métier et était considéré comme l'un des meilleurs gériatres du XX<sup>e</sup> siècle. Ses ouvrages avaient été traduits dans plus de dix langues et faisaient référence dans le monde. Lorsqu'il apprit qu'il ne pourrait plus utiliser ni ses jambes, ni ses bras, il s'enferma dans un mutisme sans pareil. Il demanda à sa femme de réaménager le bureau qu'il avait dans l'appartement familial pour en faire sa chambre. La mère de Marc accepta, la mort dans l'âme. Ce moment marqua le début d'une lente agonie.

Charles était devenu impénétrable. Il n'était plus que le fantôme de lui-même. Il ne parlait plus, ne prenait plus ni ses déjeuners ni ses dîners à table avec les siens. Il n'acceptait de voir que

le kinésithérapeute qui venait chez eux trois fois par semaine et Stéphane, l’infirmier que Lise avait employé à temps plein, et qui vivait chez eux. Il s’occupait intégralement de son mari. Il lui faisait sa toilette, lui prodiguait ses soins, lui préparait ses repas, le faisait manger, lui faisait la conversation. La mère de Marc se concentra quant à elle sur la gestion de tout le reste : son travail, sa famille, l’entretien de la maison. Les trois enfants lui demandaient beaucoup d’énergie et la mitraillaient sans cesse de questions au sujet de leur père. Père dont seul le souvenir semblait encore exister, alors même qu’il se trouvait là, en chair et en os, dans l’appartement.

Marc était le fils aîné. Il était alors âgé de quatorze ans. Il ne comprenait pas pourquoi son père les rejetait tous ainsi. Il trouvait insupportable de voir sa mère passer ses dimanches matin à essayer de communiquer avec lui, le suppliant de laisser Stéphane le conduire hors de sa chambre pour que ses enfants puissent le voir et l’embrasser, ne serait-ce que quelques minutes et qu’ils partagent tous ensemble viennoiseries et œufs brouillés, comme ils le faisaient auparavant tous les dimanches. Mais rien n’y faisait et le père de Marc finissait toujours par répondre : « Non Lise, je suis désolé, je ne peux pas, je n’ai pas envie de sortir, je vous aime Lise tu le sais, n’est-ce pas ? Mais ma place n’est plus avec vous, je ne suis plus qu’un tronc, un impotent, un résidu d’homme, je ne suis pas même capable de manger mes œufs brouillés seul. Ils n’ont plus de saveur pour moi. Pardonne-moi Lise. Dis aux enfants que je les aime. Et souviens-toi que je t’aime. »

Charles demeura cloîtré de la sorte pendant près de six mois. Ces six mois furent pour Marc les plus douloureux de son existence. Il eut à grandir d’un seul coup. En six mois, il eut le sentiment de prendre dix ans d’âge. Il décida d’aider sa mère autant que possible et de prendre soin de ses deux petits frères qui s’éver-

tuaiement à tambouriner inlassablement chaque jour, à la porte de la chambre de leur père, espérant que ce dernier leur parlerait, sortirait de sa caverne pour jouer avec eux ou leur lire une histoire, comme avant, tout simplement. Mais rien n'était plus comme avant. Il n'était plus question de jouer, de rire, de lire et d'écouter des histoires, de jouer du piano à deux ou quatre mains, de rêver, de parler des prochaines vacances, de faire de grands projets.

Lise travaillait beaucoup. Elle travaillait conjointement avec de grands chercheurs japonais, canadiens et américains sur un projet de recherche très important. Il s'agissait d'un projet d'envergure internationale et les gouvernements concernés mettaient une pression constante, très forte, sur le groupe de chercheurs. Mais elle tenait bon. Elle parvenait malgré tout à ne pas rentrer trop tard le soir, afin de dîner avec ses enfants. Elle retournait parfois au centre de recherche après les avoir couchés et demandait à Stéphane de veiller sur eux pendant son absence. Lise réussit tant bien que mal à maintenir un rythme de vie et une relative harmonie, dans cette famille claudicante et souffrante.

Un soir, alors que ses deux petits frères étaient couchés, Marc alla s'asseoir à côté de sa mère sur le canapé du salon. Il avait besoin de lui parler et se mit à lui poser de nombreuses questions. Il ne comprenait pas l'attitude de son père et se demandait si lui ou ses frères avaient fait quelque chose de mal. Il confia à sa mère qu'il cherchait désespérément une solution qui pourrait aider son père à les aimer de nouveau, mais qu'il n'en trouvait pas. Lise fut terriblement attristée de constater que son fils souffrait au plus au point et qu'il se sentait coupable, alors qu'il n'était absolument pas responsable de l'état dans lequel se trouvait son père depuis deux longs mois déjà. Elle prit tendrement Marc dans ses bras et d'une voix aussi douce que rassurante, essaya de lui expliquer avec des mots simples cette réalité complexe. Elle insista sur le fait que leur

père les aimait tous et aussi fort qu'avant, mais qu'il se comportait différemment parce qu'il était malheureux et que même si elle ne légitimait pas son comportement, il fallait lui laisser encore un peu de temps pour se remettre de son accident et accepter sa nouvelle condition de vie. Marc était trop grand pour qu'elle se contente de lui dire que ça allait passer, que c'était normal, que leur père ne se sentait pas bien suite à son accident, mais à la fois trop jeune – tout au moins voulait-elle s'en convaincre – pour comprendre ce qu'elle-même avait du mal à comprendre. Lise comprenait bien que son mari était en train de traverser une phase de rejet extrêmement vive car son infirmité nouvelle lui avait ôté une partie de son être et de ses motivations à vivre. Elle comprenait qu'il se sente comme à demi vivant ou peut-être même moins encore. Charles ne pouvait plus aller travailler à l'hôpital, il ne pouvait plus exercer son métier, ses bras et ses mains ne se mouvaient plus. Il ne pouvait plus écrire. Il ne pouvait plus jouer de piano. Il ne pouvait plus prendre sa moto pour aller pêcher sur les bords de Marne à l'aube le dimanche matin, avant le brunch familial. Il ne pouvait plus marcher. Il ne pouvait plus faire ses besoins ou se laver seul. Il ne pouvait plus manger ou boire seul. Il ne pouvait plus faire l'amour. Il n'avait plus aucune intimité. Alors oui, elle comprenait qu'il soit si profondément atteint, qu'il ait perdu l'envie de vivre. Mais ce qu'elle ne comprenait pas, et ne pouvait admettre, c'est qu'il rejette les siens, les seuls qui jamais ne l'abandonneraient, quelle que soit sa condition physique ou mentale. C'est cela qu'elle ne parvenait pas à expliquer à Marc. C'est cela qu'elle ne pouvait pas justifier auprès d'un enfant de quatorze ans, là où, même un adulte de quarante-cinq ans ne trouvait pas de justification satisfaisante.

Mais Lise sut tout de même trouver les mots justes, ceux qui permirent à Marc de s'apaiser un peu. Elle lui répéta à maintes reprises que leur père ne pensait pas à mal, qu'il les aimait tous très fort, qu'il était simplement un peu coupé d'eux car il avait